

## Une maladie parasitaire rarement diagnostiquée: la Strongyloïdose équine

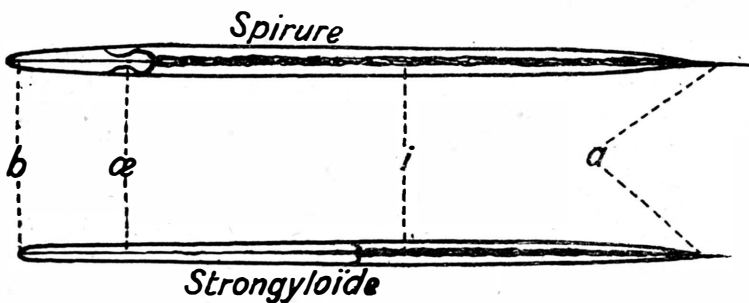
par MM. MAROTEL et PIERRON

L'été dernier, nous étions consultés pour trois chevaux d'écuries différentes, qui avaient fréquemment des *coliques*, avec un signe particulier : ils se mordillaient souvent la poitrine (surtout en arrière des olécranes). L'examen microscopique des excréments révéla la présence de 10 à 15 embryons de Nématode par préparation.

Nous pensâmes d'abord à des embryons de Spirures (Spiroptères, Habronèmes), parce que — si l'on s'en tient aux parasites habituels de la clientèle courante — ce sont les seuls que l'on puisse trouver dans des crottins *frais* de cheval (ceux de *Dicyocaulus* et de *Strongyloïdes* sont exceptionnels ; quant aux autres vers ronds, tous rejettent *des œufs* avec les matières fécales de leur hôte, et non des embryons).

Mais nous avons de suite été frappés par deux particularités :

- 1° le grand nombre des embryons — 10 à 15 par préparation — (alors que pour les Spirures il n'y en a généralement que 2 ou 3) ;
- 2° la longueur extraordinaire de leur œsophage : presque la moitié du corps (tandis que chez les Spirures, elle n'est que le cinquième).



Deux embryons : en haut, spirure ; en bas, strongyloïde.  
b : bouche ; œ : œsophage ; i : intestin ; a : anus.

Or, ce caractère de l'œsophage, extraordinairement long, se retrouve chez certains Nématodes adultes : les *Strongyloïdes*, qui

sont des parasites non plus courants, mais très rares de l'intestin grêle ; par contre, quand ils existent, c'est par milliers, et non par quelques dizaines comme les Spirures : leurs embryons fécaux sont donc forcément plus nombreux.

La connaissance de ces faits nous fit alors écarter l'hypothèse *Spirure*, pour prendre celle de *Strongyloïde* : elle cadrerait mieux avec les deux premières particularités que nous venions de constater chez nos malades : l'abondance des embryons et surtout leur très long œsophage. Or cette seconde hypothèse se trouvait immédiatement renforcée par les mordillages de la peau sternocostale. On sait, en effet, que les larves de ces Helminthes contenues par milliers dans les excréments rejetés sur le sol par les malades, pénètrent chez un nouvel hôte bien moins par la bouche (avec les aliments) qu'en perçant la peau qui touche terre, quand les animaux sont couchés sur des matières fécales parasitées, c'est-à-dire la peau ventrale du corps, et notamment, la sterno-thoracique. Elles causent alors l'apparition de *boutons cutanés prurigineux*, aboutissant — quand ils abondent — à une *dermatite pseudo-galeuse*.

Du coup, se trouvait expliquée la troisième particularité présentée par nos chevaux : s'ils se mordaient la poitrine, c'est parce qu'il y avait là des larves en train de perforer la peau, et des boutons qui les démangeaient ! Bref, pour ces quatre motifs : coliques, mordillages, embryons nombreux, œsophage très long, nous posâmes le diagnostic d'*entérite vermineuse strongyloïdienne*, et nous traitâmes, à la phénothiazine, complétée par une désinfection à l'eau bouillante du sol des écuries, pour tuer les larves. Six jours après, nos malades ne présentaient plus ni coliques, ni mordillements ; ils étaient guéris !

Les Strongyloïdes sont des vers Nématodes, caractérisés par leur ressemblance avec certains Strongylidés, les Trichostrongyles, d'où le nom de Strongyloïde qui leur a été donné. Mais ils en diffèrent pour trois raisons :

1° parce que chez ces vers là, il n'y a pas de mâles : on ne trouve que des femelles dans les autopsies, ce qui constitue une anomalie et fait dire que ces femelles, pourtant ovigères, sont parthénogénétiques ;

2° parce que l'œsophage des Strongyloïdes adultes est plus long ( $1/3$  du corps au lieu du  $1/12^{\circ}$ ) ;

3° parce que les larves de Strongyloïdes, issues des œufs et des embryons rejetés au dehors avec les excréments des malades, peuvent devenir adultes sans le milieu extérieur (ce qui est déjà

impossible aux autres Nématodes), mais de plus — chose invraisemblable et unique dans les Annales helminthologiques — ces adultes ressemblent non à leurs parents (c'est-à-dire à des Trichostrongles), mais à des *Rhabditis* ; et c'est seulement ceux qui peuvent reproduire plus tard des femelles trichostrongyliformes parasites.

Les Strongyloïdes se distinguent donc surtout des Strongylidés vrais par la troisième raison, parce que leur cycle évolutif comporte deux générations alternantes :

1° une trichostrongyloïde, anormale puisqu'elle ne comprend que des femelles, et qui est seule parasite (dans l'intestin) ;

2° une *rhabditoïde*, normale, avec mâles et femelles, mais qui reste en liberté dans le milieu extérieur, dans les matières fécales disséminées par les malades dans la nature : elle n'est jamais parasite. C'est parce que c'est la génération normale qui ressemble aux *Rhabditis* qu'on classe ces Nématodes dans la famille des *Rhabditidés* (ou *Anguillulidés*), plutôt que dans celle des Strongylidés, qu'elle ne rappelle que par la génération anormale.

Il existe une demi-douzaine d'espèces de Strongyloïdes, dont voici les principales : *St. Westeri* (8 mm., cheval), *Str. papillosus* (4 mm., Ruminants et lapin), *Str. suis* (4 mm., porc), *Str. stercoralis* (2 mm., Carnivores et Homme).

Elles ne peuvent pulluler suffisamment chez leurs hôtes pour de pathogènes que chez les animaux habitant des locaux malpropres, parce que trop rarement débarrassés de leurs matières fécales, de sorte qu'en fait, ces animaux couchent tous les jours non sur de la paille, mais sur des excréments. Si ceux-ci proviennent d'un malade, ils fourmillent de larves, qui ont évidemment beau jeu pour pénétrer dans la peau ventrale des animaux, quand ils sont couchés ; ainsi se produisent, chaque nuit, des surinfestations répétées, quotidiennes, totalisant un chiffre de plusieurs milliers. Toutes ces larves gagnent alors l'intestin, où elles deviennent adultes, déclanchant une *entérite strongyloïdienne*, contagieuse, épizootique et meurtrière. Ce mode d'infestation explique pourquoi la maladie s'observe surtout chez les moutons, les porcs, les lapins et les chiens, c'est-à-dire sur les espèces qui, d'une part, vivent en troupe dans un même local (d'où une contagion facile), et dont, d'autre part, les logements (bergeries, porcheries, clapiers, chenils) sont moins souvent vidés de leurs excréments que les écuries à chevaux et les étables à vaches.

L'un de nous a publié, en 1920, une étude complète sur la Strongyloïdose porcine, celle du Cheval n'a jusqu'ici guère été vue

qu'en Hollande : elle n'avait pas encore été signalée en France. C'est pourquoi nous avons cru être utiles à nos confrères en leur faisant connaître notre observation, au lieu de la laisser perdue. Notre but est d'appeler leur attention sur cette « *maladie des locaux sales* », qui n'est peut-être pas fréquente mais qui, sûrement, n'est qu'exceptionnellement diagnostiquée en clientèle, au moins par les vétérinaires qui sont brouillés avec le microscope ! Or, nous avons surtout voulu, par cette communication, indiquer aux praticiens les signes auxquels ils la reconnaîtront aisément : coliques, mordillages sterno-thoraciques, embryons nombreux et à très long œsophage. Le mal une fois déterminé, il est *facile à guérir* (par la phénothiazine et la désinfection des locaux), *facile à éviter* (par le nettoyage du logement et l'enlèvement périodique suffisamment répété des déjections).

---

---